

**Guillaume Cuchet**

COMMENT  
NOTRE MONDE  
A CESSÉ D'ÊTRE  
CHRÉTIEN

Anatomie d'un effondrement



LA COULEUR DES IDÉES

SEUIL



COMMENT NOTRE MONDE  
A CESSÉ D'ÊTRE CHRÉTIEN



*GUILLAUME CUCHET*

COMMENT NOTRE  
MONDE A CESSÉ  
D'ÊTRE CHRÉTIEN

*Anatomie d'un effondrement*

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-138703-2

© Éditions du Seuil, février 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À la mémoire du chanoine Boulard*





« Vers quel avenir va le monde ? Comment finira-t-il ? Pour moi, je crois que le monde est libre, et finira comme il voudra. [...] Il n'y a pas d'article de foi sur ce point. La seule chose qu'en ait dite le Christ, si toutefois j'entends bien ses paroles, est une question qu'il a posée sans la résoudre. "Quand le Fils de l'Homme reviendra, dit-il, pensez-vous qu'il trouve encore de la foi sur la terre ?" Il semble que, sur ce sujet, le doute est la vérité même. »

Alphonse Gratry, *Logique* (1855)

« Les hommes de soixante-quinze ans rappellent leur jeunesse difficile [à l'époque de la séparation des Églises et de l'État] et chantent victoire [...]. Ils se reposent dans l'illusion de leur force, comme la France se reposait en 1939 sur l'illusion de son armée et de ses grandeurs passées. Ils ne voient pas que le monde, massivement, se fait en dehors d'eux et contre eux. Ils se distraient en œuvres, mouvements, partis, spectacles de bon et de mauvais goût. Jusqu'à ce que quelque Sedan spirituel leur ouvre enfin les yeux. »

Emmanuel Mounier, *Feu la chrétienté* (1950)



## Introduction

Comment notre monde a-t-il cessé d'être chrétien ? Sans doute n'est-ce pas totalement un hasard si, depuis la seconde moitié des années 2000, plusieurs ouvrages, qui ont rencontré un certain écho, se sont interrogés à nouveaux frais sur le moment, les raisons et la manière dont il l'était *devenu*<sup>1</sup>. Comme si le fait même d'en sortir réveillait dans ce domaine les curiosités, en même temps qu'il ouvrait la possibilité d'en écrire l'histoire autrement. « La chouette de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée du crépuscule », disait Hegel<sup>2</sup>, suggérant par là que l'historien, quoi qu'il en ait, est souvent un oiseau de mauvais augure pour la vitalité des objets qu'il étudie. Il est probable cependant que la question, dans sa démesure candide et son relatif flou terminologique, ne manquera pas de susciter de prime abord quelques interrogations, voire protestations.

De quel espace et de quelle forme de christianisme parlez-vous exactement ? commencera-t-on par nous dire avec raison. Partout dans le monde, les Églises évangéliques sont en progression et le catholicisme lui-même, en dehors

1. Marie-Françoise Baslez, *Comment notre monde est devenu chrétien*, Tours, CLD Éditions, 2008 ; Paul Veyne, *Quand notre monde est devenu chrétien (312-394)*, Paris, Albin Michel, 2007.

2. *Principes de la philosophie du droit* (1820), Paris, Flammarion, 1999, p. 76.

du cas particulier des pays occidentaux, ne se porte pas si mal. Êtes-vous bien sûr d'ailleurs qu'il ait cessé de l'être ? Sans aller jusqu'aux outrances d'un Michel Onfray, pour qui nous n'avons jamais été aussi chrétiens que depuis que nous avons apparemment cessé de l'être<sup>3</sup>, le christianisme n'est pas qu'une affaire de pratique, mais de croyances, de comportements, de culture. Qui sait si, parmi nous, les chrétiens « réels », conscients ou inconscients, anonymes ou cachés sous d'autres noms, ne sont pas plus nombreux qu'hier ? Et puis, dans l'hypothèse même où nous saurions ce qu'est exactement un « monde chrétien », est-on bien sûr qu'il l'ait jamais été *vraiment* ? Et si oui, quand alors ? Au XIII<sup>e</sup>, au XVII<sup>e</sup>, au XIX<sup>e</sup> ? Déjà Pascal, dans les hautes eaux religieuses du XVII<sup>e</sup> siècle, considérait que le christianisme authentique n'avait jamais été dans l'histoire que le fait de toutes petites minorités et qu'il ne s'était massifié que sur un malentendu qui ne durerait probablement pas. « Les hommes ont mépris pour la religion, écrivait-il ; ils en ont haine, et peur qu'elle soit vraie<sup>4</sup>. » Kierkegaard est allé encore plus loin en écrivant à propos de la chrétienté danoise de son temps : « Le christianisme est proprement inexistant. Je n'ai du moins pas vu une existence chrétienne au sens strict, pas plus que ma propre existence ne l'est. Mais qu'est-ce au fond que cette terrible comédie de tout un pays qui se dit chrétien<sup>5</sup> ? »

Dont acte. Ces interrogations et ces paradoxes sont légitimes, au moins jusqu'à un certain point. Mais il ne faudrait pas qu'ils nous empêchent de voir ce qu'il y a ici à

3. *Traité d'athéologie. Physique de la métaphysique*, Paris, France Loisirs, 2005.

4. *Pensées* (1670), dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 1089.

5. Cité par Georges Gusdorf, *Kierkegaard*, Paris, CNRS Éditions, 2011, p. 174.

voir, c'est-à-dire l'ampleur du décrochage religieux survenu parmi nous depuis les années 1960. À la fin de sa vie, le vieux Renan, devenu quelque peu pompier pyromane, écrivait dans la préface des *Feuilles détachées* : « Les personnes religieuses vivent d'une ombre. Nous vivons de l'ombre d'une ombre. De quoi vivra-t-on après nous<sup>6</sup> ? » Nous y sommes.

L'histoire doit être « naïve » si l'historien, lui, a intérêt à ne pas trop l'être. C'est-à-dire qu'elle doit partir des apparences, à la fois par conscience de ses limites (puisqu'elle n'atteint pas au fond des choses) et par souci pédagogique (si, du moins, elle veut être un peu utile socialement). Elle peut être amenée dans certains cas à montrer que les apparences ne correspondent pas à la réalité, mais alors il lui faut dire pourquoi et faire avec son lecteur l'aller et retour entre les deux.

Or, pour quiconque a gardé mémoire de ce qu'était encore le catholicisme au début des années 1960, force est de constater que l'évolution est impressionnante. On conçoit qu'elle ait un peu assombri sur la fin une personnalité comme René Rémond. À l'époque, dans ses cours de « sociologie pastorale » à l'Institut catholique de Paris<sup>7</sup>, le chanoine Boulard, qui était le grand spécialiste du sujet dans l'Église et qui sera un peu le « héros » de ce livre, avait l'habitude de commencer en citant quelques chiffres significatifs. En France, disait-il, environ 94 % de la génération est baptisée dans les trois mois après la naissance, avec des pics d'empressement au passage du deuxième et du troisième mois qui montraient que la norme du baptême

6. Ernest Renan, *Feuilles détachées, faisant suite aux Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Calmann-Lévy, 1892, p. xviii.

7. Polycopiés des années 1962-1964 aimablement communiqués à l'auteur par le père Henri Baudry.

*quam primum* (au plus tôt) restait largement intériorisée<sup>8</sup>. Plus de 80 % des enfants faisaient leur communion solennelle vers 12 ans, au moins 60 % des Français participaient au denier du culte ou faisaient maigre le vendredi, 30 % environ des adultes faisaient leurs pâques, 25 % allaient à la messe tous les dimanches, moyennant des contrastes régionaux considérables qui variaient pratiquement de 0 à 100.

Un même dimanche des années 1950, la pratique dominicale pouvait avoisiner les 100 % dans un bourg du nord de la Vendée et les 0 % dans certains villages du Limousin. En ville, les écarts étaient plus resserrés. Nulle part ailleurs en Europe on ne trouvait de tels contrastes, c'est-à-dire à la fois des régions aussi détachées et des « chrétientés » aussi compactes. Mais bien rares étaient les Français d'ascendance catholique à être déjà sortis de ce que Gabriel Le Bras a appelé le « troisième cercle » de la pratique religieuse<sup>9</sup>, défini *a minima* par la consécration des grandes étapes de l'existence par ces rites de passage que sont, du point de vue anthropologique, le baptême, la communion, le mariage et les obsèques religieuses. Fernand Boulard les estimait alors à 3 % de la population<sup>10</sup>.

La situation n'était pas tellement différente, de ce point de vue, de ce qu'elle était encore au début de la III<sup>e</sup> République. En 1872, année du dernier recensement civil en France à avoir comporté officiellement une rubrique reli-

8. C'était encore l'avis de Fernand Charpin, le spécialiste du sujet, dans *Pratique religieuse et formation d'une grande ville. Le geste du baptême et sa signification en sociologie religieuse*, préface de Gabriel Le Bras, Paris, Le Centurion, 1964.

9. « Pour un examen détaillé et pour une explication historique de l'état du catholicisme dans les diverses régions de France », *Revue d'histoire de l'Église de France*, n° 77, 1931, p. 425-449.

10. *Premiers itinéraires en sociologie religieuse*, préface de Gabriel Le Bras, Paris, Éditions ouvrières, 1954, p. 24.

gieuse<sup>11</sup> (elle a disparu ensuite pour cause de laïcité), sur les quelque trente-six millions d'habitants que comptait le pays, près de 98 % se sont déclarés « catholiques romains ». 35 387 703 sur 36 102 921 très exactement, auxquels s'ajoutaient 580 000 protestants, principalement « réformés », c'est-à-dire calvinistes (les luthériens, minoritaires, étant souvent alsaciens), 50 000 israélites, 3 000 ressortissants d'« autres cultes » et 80 000 « sans culte ». L'annexion récente de l'Alsace et de la Moselle avait encore renforcé l'homogénéité religieuse du pays. Indice capital : ce sont les mêmes, au moins pour une part (en tout cas les hommes, parce que les femmes ne votent que depuis 1945), qui, de 1876 à 1914, ont invariablement envoyé au Parlement des majorités laïques et souvent anticléricales. Émile Littré, un des maîtres à penser de la III<sup>e</sup> République, converti sur son lit de mort, appelait cela le « catholicisme selon le suffrage universel »<sup>12</sup>.

Si l'on compare la structure religieuse de la France d'hier avec celle d'aujourd'hui, trois faits principaux ressortent : le recul du catholicisme, la montée des non-affiliés (les « *nones* » des études américaines), qui représentent désormais près de 50 % des 18-50 ans, et celle de l'islam, devenu par immigration la deuxième religion du pays et qui rassemble environ cinq millions de fidèles et 7,5 % de la population. Selon certains sociologues, nous serions même en train d'assister, en chiffres absolus, à un « croisement des courbes de ferveur » dans la société française entre islam et catholicisme<sup>13</sup>. Dans les statistiques réalisées

11. Émile Poulat, « Les cultes dans les statistiques officielles en France au XIX<sup>e</sup> siècle », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 2, 1956, p. 22-26.

12. « Le catholicisme selon le suffrage universel », *La Philosophie positive*, septembre-octobre 1879, p. 233-246.

13. Michèle Tribalat, *Assimilation. La fin du modèle français*, Vézelay, Éditions du Toucan, 2013, p. 130-132.

par les catholiques au début des années 1960, la part des musulmans était encore tout à fait marginale. On commençait tout juste à s'en préoccuper dans certaines régions industrielles ou très urbanisées, comme jadis des protestants, au moment de calculer le taux *net* de pratique (c'est-à-dire rapporté aux seuls catholiques dans la population). Et je laisse de côté ici les évolutions concernant le protestantisme, notamment la montée des courants évangéliques, désormais majoritaires en son sein, le judaïsme (comme le rapatriement des juifs d'Afrique du Nord après la décolonisation), le développement de tout un néo-bouddhisme diffus à tendance psychothérapeutique qui fait désormais pleinement partie du paysage spirituel contemporain<sup>14</sup>, sans parler des bouddhistes d'origine asiatique et des chrétiens orientaux.

La scène religieuse nationale est donc bouleversée mais elle n'est pas aussi diversifiée qu'on le dit parfois, en dehors de l'apparition de l'islam. Si l'on additionne les catholiques déclarés et les non-affiliés, on n'est pas loin de retrouver le pourcentage de baptisés du début des années 1960. En ce qui concerne le catholicisme, l'épiscopat estime désormais que 30 à 35 % de la génération est baptisée dans l'Église (dans les sept ans) et que le taux de pratique dominicale (au sens de ceux qui vont à la messe *tous* les dimanches, et non une fois par mois ou de temps en temps) est inférieur à 5 %, sans doute autour de 2 %<sup>15</sup>.

Si donc la part du catholicisme a beaucoup diminué parmi nous, on ne peut pas dire pour autant qu'il soit en train de vivre sa « crise terminale », comme croyaient pouvoir

14. Cf. le succès de Christophe André, Alexandre Jollien et Matthieu Ricard, *Trois amis en quête de sagesse*, Paris, L'Iconoclaste-Allary Éditions, 2016, dont, nous dit-on, plus de cinq cent mille exemplaires ont été vendus en quelques mois.

15. 1,8 % selon l'enquête Ipsos pilotée par Yann Raison du Cleuziou pour *La Croix*, 12 janvier 2017.



encore l'écrire en 2013 Emmanuel Todd et Hervé Le Bras<sup>16</sup>, qui lui promettent peu ou prou le même destin qu'au communisme. La réserve de catholicisme culturel reste relativement importante, même si elle fond rapidement : une courte majorité de Français continue de se dire catholique dans les enquêtes. En 2013, la grande mobilisation contre le mariage homosexuel (la « Manif pour tous »), dans laquelle des catholiques (pas tous) ont joué un rôle considérable, a montré que celui-ci était encore bien vivant<sup>17</sup>. Même chose pour la victoire de François Fillon à la primaire de la droite et du centre en novembre 2016, même si l'aventure a mal tourné. Pour un malade censé être en phase terminale, le moins qu'on puisse dire est que le catholicisme français est assez en forme. Mais c'est là confondre deux choses : le décrochage survenu depuis les années 1960, qui est considérable et qui va nous intéresser ici, et la disparition pure et simple qui, elle, n'est pas à l'ordre du jour.

Il existe en France une tradition de publication d'essais sur l'état du catholicisme qui remonte au moins à Félicité de La Mennais et à son célèbre *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, dont le premier tome, paru en 1817, fut l'un des grands succès de librairie des débuts de la Restauration. Les ouvrages de ce genre se sont multipliés depuis la Seconde Guerre mondiale, et leur mise en série sommaire fournit une première chronologie du phénomène.

En septembre 1943, les abbés Godin et Daniel, deux anciens aumôniers de la Jeunesse ouvrière chrétienne,

16. *Le Mystère français*, Paris, Seuil, 2013.

17. Cf. Céline Béraud et Philippe Portier, *Métamorphoses catholiques. Acteurs, enjeux et mobilisations depuis le mariage pour tous*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2015. Je me permets de renvoyer aussi à mon article « L'entrée des catholiques dans l'ère communautaire », *Esprit*, août-septembre 2013, p. 199-202.

publiaient *La France, pays de mission ?*<sup>18</sup>, ouvrage dans lequel ils soulignaient l'étendue de la déchristianisation ouvrière qui éclata comme une bombe dans le milieu catholique. Cent mille exemplaires s'en sont écoulés en quatre ans. Il fut bientôt suivi des *Problèmes missionnaires de la France rurale* (1945), de l'abbé Boulard, de *Paroisse, communauté missionnaire* (1945), de l'abbé Michonneau, de la lettre pastorale *Essor ou déclin de l'Église ?* (1947), du cardinal Suhard<sup>19</sup>, d'*Essor ou déclin du clergé français ?* (1950), de Boulard, de *Feu la chrétienté* (1950), du philosophe Emmanuel Mounier<sup>20</sup>. Dans un contexte d'intense effervescence apostolique et dans le sillage des années 1930, la réflexion « missionnaire » ne reculait pas devant les constats sociologiques désagréables et envisageait sans frémir des solutions d'avenir plus ou moins radicales. *La France, pays de mission ?* sera ainsi en partie à l'origine de l'expérience des prêtres-ouvriers avant leur première « condamnation » romaine de 1954.

Pendant, on mesure mieux aujourd'hui à distance à quel point ces titres chocs et les points d'interrogation qui les accompagnaient étaient aussi destinés à fouetter les ardeurs apostoliques d'une jeune génération qui ne doutait pas que l'Église fût encore à l'échelle de la société française dans son ensemble et en mesure d'en inverser les courbes religieuses. « On a fait jusqu'ici de la pêche à la ligne, écrivaient Godin et Daniel, il faut maintenant gagner au Christ les "milieux" avec toute leur "masse"<sup>21</sup>. »

On ne voit pas que la période suivante, entre le début des années 1950 et la fin du concile Vatican II (1962-1965),

18. Préface de l'abbé Guérin, Lyon, L'Abeille, 1943.

19. La lettre pastorale a été rédigée en fait par son secrétaire, Bernard Lalande.

20. Repris dans *Œuvres de Mounier*, Paris, Seuil, 1961-1962, t. 3.

21. *La France, pays de mission ?*, op. cit., p. 128.

ait été marquée par d'aussi retentissantes publications. Un optimisme bien tempéré a alors tendu à prévaloir dans les milieux spécialisés sur les perspectives de développement à court et moyen terme du catholicisme en France. Ce sentiment semblait justifié par les résultats des enquêtes de pratique religieuse des années 1950 et les perspectives d'*aggiornamento* dessinées par le concile qui, à partir de son ouverture, en octobre 1962, a consacré officiellement les positions des courants réformateurs ouest-européens, en particulier français, allemand, belge, hollandais et italien. Des théologiens français furent ainsi parmi les principaux inspireurs de la constitution pastorale *Gaudium et spes* sur les rapports de l'Église et du monde<sup>22</sup>, un des documents les plus marquants du concile qui témoignait d'une volonté d'ouverture et de dialogue assez nouvelle. Pratiquement personne, à cette date, n'imaginait qu'une rupture brutale puisse mettre en péril ces espérances.

Il fallut attendre le milieu des années 1960 pour voir renaître le genre dans une tout autre direction. En 1966, le philosophe Jacques Maritain publiait *Le Paysan de la Garonne*, une charge contre le « néo-modernisme » contemporain à côté duquel, disait-il, celui de l'époque de Pie X n'était qu'un « rhume des foies ». En 1968, l'oratorien Louis Bouyer faisait paraître *La Décomposition du catholicisme*, un réquisitoire implacable contre les tendances du catholicisme de son temps qui lui a probablement coûté la barrette de cardinal. En 1973, le sociologue dominicain Serge Bonnet publiait *À hue et à dia. Les avatars du cléricalisme sous la V<sup>e</sup> République*, dans lequel il dénonçait les orientations,

22. Notamment le père Chenu, Pierre Hauptmann et Mgr Garrone. Cf. Giovanni Turbanti, *Un concilio per il mondo moderno. La redazione della costituzione pastorale « Gaudium et spes » del Vaticano II*, Bologne, Il Mulino, 2000.

à ses yeux suicidaires, de la pastorale post-conciliaire. En 1974, le jésuite Michel de Certeau et Jean-Marie Domenach évoquaient *Le Christianisme éclaté*. En 1976, Paul Vigneron publiait une *Histoire des crises du clergé français contemporain*. On pourrait continuer la liste. Émile Poulat pouvait l'année suivante écrire à bon droit : « Où sont, en 1975, les enthousiasmes de 1965 ? Le contraste est saisissant<sup>23</sup>. » La même année, Jean Delumeau se fit connaître du grand public en publiant un essai enlevé : *Le christianisme va-t-il mourir ?*<sup>24</sup>. Le titre était alarmiste, à la mesure des inquiétudes suscitées dans l'opinion par la « crise catholique » des années 1965-1978<sup>25</sup>, mais le contenu l'était beaucoup moins. Reprenant des thèses inspirées du canoniste et sociologue Gabriel Le Bras, le chrétien engagé qu'est Delumeau<sup>26</sup> entendait surtout rassurer ses lecteurs en montrant que le catholicisme d'autrefois était moins prospère qu'on ne le croyait, et de qualité parfois douteuse, tandis que la situation présente était moins dégradée qu'il n'y paraissait, et d'esprit plus évangélique. En somme, les gains qualitatifs avaient largement compensé les pertes quantitatives. Le succès fut au rendez-vous et les thèses de Delumeau ont longtemps joui dans l'Église de France d'un crédit quasi officiel.

Depuis le milieu des années 1980, un certain nombre d'essais ont paru qui marquent un net changement d'accent et une évolution notable de la problématique. En 1985,

23. *Église contre bourgeoisie. Introduction au devenir du catholicisme actuel* (1977), Paris, Berg International, 2006, p. 84.

24. Paris, Hachette, 1977.

25. Pour reprendre l'expression désormais classique de Denis Pelletier dans *La Crise catholique. Religion, société, politique en France (1965-1978)* (2002), Paris, Payot, 2005.

26. Guillaume Cuchet, « Jean Delumeau, historien de la peur et du péché », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 107, juillet-septembre 2010, p. 145-155, repris dans *id.*, *Faire de l'histoire religieuse dans une société sortie de la religion*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2013, p. 141-164.





RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : SOREGRAPH À NANTERRE  
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2018. N° 102129 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE